

## LES THÈMES PRINCIPAUX DANS LES OEUVRES FRANÇAISES D'ÉCRIVAINS TURCS

Doç. Dr. Ekrem AKSOY\*

Les conditions créées à la suite de longues et intenses relations économiques, politiques, religieuses et culturelles entre la France et la Turquie et au niveau international, ont fait que la langue française a assumé dans notre pays à partir de la fin du 18<sup>e</sup> siècle diverses fonctions: elle a assuré la communication avec le monde extérieur et entre les élites des différentes communautés ethniques et religieuses constituant l'Empire Ottoman; elle y est devenue la langue d'enseignement, de science, de presse, de culture. Aussi ne sont-ils pas rares les Turcs qui ont choisi de se servir du français pour composer des poèmes, des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre... Dans ce travail, nous nous proposons d'étudier les thèmes principaux dans les oeuvres françaises des écrivains turcs auxquels nous avons déjà consacré des articles publiés dans diverses périodiques,<sup>1</sup> sans cependant négliger quelques autres encore. Avant d'aborder notre sujet, soulignons que l'étude des thèmes, des contenus est l'étape fondamentale d'une sociologie de la littérature contemporaine,<sup>2</sup> étape qui nous aide à découvrir les problèmes qui préoccupent l'artiste, à dégager la vision du monde du groupe social à l'intérieur duquel tel ou tel ouvrage de fiction a été créé.

\* Maître de conférences au département de Langue et Littérature Françaises à l'Université Hacettepe.

1. Voir: "Celal Nuri İleri et son Cauchemar?", dans: **FDE Yazın ve Dilbilim Araştırmaları Dergisi**, Vol.: II, No: 6, Automne 1980, pp. 103-111; "Nahit Sırrı Orık et ses deux nouvelles en langue française", dans: **FDE Yazın ve Dilbilim Araştırmaları Dergisi**, Vol.: III, No: 10, Hiver 1982, pp. 61-64; "Recueil de poèmes français d'un Turc: Notre Coeur", dans: **Cumhuriyet Üniversitesi Fen-Edebiyat Fakültesi Sosyal Bilimler Dergisi**, No: 2, Juin 1984, pp. 197-200; "Une critique de la famille traditionnelle turque du début du XX<sup>e</sup> siècle: Léila d'İzzet Melih", dans: **Hacettepe Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Dergisi**, Vol.: III, No: 2, décembre 1985, pp. 167-170; "Abdullah Cevdet et sa poésie française", dans: **Hacettepe Üniversitesi Edebiyat Fakültesi Dergisi**, Vol.: IV, No: 2, Octobre 1987, pp. 137-145.
2. Voir: Henri Zalamansky, "L'Étude des contenus, étape fondamentale d'une sociologie de la littérature contemporaine", dans: Robert Escarpit (sous la direction de), **Le Littéraire et le social**, Paris, Flammarion, 1970, pp. 119-128.

Point n'est besoin de dire que l'objet des oeuvres que nous allons étudier, n'est pas différent de celui de l'art en général: c'est la nature, aussi bien celle qui est intérieure à l'homme que celle qui lui est extérieure. Aussi les thèmes développés par nos auteurs francophones présentent-ils une grande diversité: la propre personne des écrivains, leurs sentiments, leurs parents, leurs enfants, leurs amis, leurs prochains, leur besoin de justice, de liberté, de Dieu ou leurs problèmes religieux, les questions concernant leur pays ou le monde, et enfin, la nature extérieure; ce qui ne veut pas dire que tous les sujets ont été abordés par chaque écrivain. Lorsqu'on étudie les productions des francophones de Turquie, on constate que le plus grand nombre des pages sont consacrées à ce thème éternel qu'est l'amour. Par exemple, les deux recueils de Marine Spadaro,<sup>3</sup> fille du médecin général Spadaro Pacha, sujet ottoman, sont pleins des descriptions de "deux amants enlacés" dans un cadre romantique "sous un bosquet ... où les roses sommolent":

Je veux t'aimer, ce soir, ainsi qu'une madone,  
 Dans le vaste décor de ce parc odorant,  
 Où la lune d'argent sur ton front rayonne,  
 Arrachant à tes yeux des reflets fulgurants.<sup>4</sup>

Cette femme-poète, "dont les écrits et le pseudonyme Gavrochette meublaient souvent les colonnes de Stanboul de M. Régis Delbeuf et du Levant Herald de Me Lewis Mizzi",<sup>5</sup> célèbre ce sentiment comme la forme la plus haute du bonheur. Le moment qu'elle préfère pour le rendez-vous amoureux, c'est la soirée "où toute la nature nous invite à aimer", puisque les amants isolés dans le calme de la nuit peuvent rester longtemps en tête à tête jusqu'à l'aube. Mais l'impossibilité de fixer le temps lui arrache un cri de plainte et le fait que la nuit touche à son terme, lui permet d'exprimer un épicurisme marqué:

Profitons des instants qui nous restent encore  
 Pour nous jurer un éternel amour...  
 Mais j'aperçois, hélas! les clartés de l'aurore,  
 Il faut nous séparer... Partons... Voici le jour.<sup>6</sup>

3. Nous avons pris dans le cadre de cette étude Marine Spadaro, parce qu'elle est ottomane, et que son oeuvre présente des ressemblances avec les oeuvres d'autres écrivains "occidentalistes", avec, par exemple, la poésie de Tevfik Fikret.

4. Marine Spadaro, **Des Tisons et des cendres** (poésies), Paris, Les Gémaux, 1923, p. 36.

5. Said Naum-Duhani, **Vieilles gens vieilles demeures** (Topographie sociale de Beyoğlu au XIX<sup>e</sup> siècle), Istanbul, Editions du Touring et Automobile Club de Turquie, 1947, p. 17.

6. Marine Spadaro, **Essais timides** (poésies), Saumur, Imprimerie Moderne L. Picard, 1899, p. 6.

Abdullah Cevdet<sup>7</sup> qui fait figure souvent d'un poète engagé, reste pourtant aussi préoccupé de l'amour que du Progrès et il chante sa passion douloureuse pour une femme qu'il a adorée, mais qu'il a perdue par la suite. Il étale sous les yeux du lecteur sa plaie et son âme meurtrie:

Si ma poitrine était d'un tissu diaphane  
Que des yeux le regard puisse effleurer mon coeur  
Avec étonnement, ô mon âme en douleur,  
On y verrait inscrit ce nom enchanté: Jeanne.<sup>8</sup>

Dans l'oeuvre d'Abdullah Cevdet, l'amour semble à première vue être une source de malheur, mais le poète nous avoue qu'il aime "ces blessures de feu" -qui ne sont, paradoxalement, que le moyen de se mettre à la recherche du bonheur au même titre que le thème du Progrès-, parce qu'il n'existe rien en dehors de l'Être Aimé dont la "beauté remplit le Firmament comme une Aurore éternelle":

Malgré les temps et la distance,  
Malgré le désespoir intense,  
Tous parlent de vous: terre et cieux.  
Je revois partout vos beaux yeux,  
Et votre adorable figure  
Qu'encadre votre chevelure.<sup>9</sup>

L'âme du poète ne peut ni ne veut se soustraire au puissant empire de l'enivrant souvenir de la Bien-Aimée; il n'a donc qu'à rester toujours fidèle à son Amour:

Mon coeur, tu me l'a pris sans regret ni rancœur,  
Tu me le rends, hélas, je ne puis le reprendre;  
Pour ton serf garde-moi plutôt qu'à moi me rendre:  
Pourrai-je aimer une autre et vivrai-je sans coeur.<sup>10</sup>

Dans le roman de Celal Nuri İleri intitulé **Cauchemar ?**, l'amour n'est qu'un élément qui orne le récit. C'est sûrement dans cet esprit que l'auteur décrit en quelques lignes les sentiments qu'Emir Ali Ateş éprouve à côté de sa femme, Murghi İrem:

7. Nous avons adopté pour les noms turcs le système de transcription officiel tel qu'il est utilisé en Turquie. Par contre nous avons gardé la graphie originale dans les citations.
8. Abdullah Cevdet (Abdullah Djevdet), **Fièvre d'âme** (poésies), préface d'Ernest Reynaud, présentation biographique de Jean Bourguignon, Vienne, chez M. Frick, Librairie de la Cour Impériale et Royale, 1901, p. 20.
9. Ibid., p. 98.
10. Abdullah Cevdet, **Les Quatrains maudits et les Rêves orphelins** (poésies), Paris, Librairie de la Plume, 1903, p. 131.

Silencieux, joyeux, Ali Pacha prenait les mains de sa femme entre les siennes, tendrement posait un doux baiser sur ses lèvres, des lèvres fines, magnifiquement dessinées, si spirituelles, qu'un Phidias même avec tout son art, toute sa verve et son imagination n'eût pu en imaginer de plus belles. Il ne savait s'il vivait, malgré ses longues aventures, ses péripéties sur cette même planète ou s'il avait été transféré ailleurs par une main mystérieuse, dans un autre monde idéal, une région inconnue de l'infini.<sup>11</sup>

Ce thème fournit souvent des prétextes à cet écrivain pour mettre en relief ce qu'il veut exprimer. Abdülhamit II aime passionnément Murghi Irem qu'il exile pourtant à Taïf. Cela permet au romancier de montrer le caractère "inhumain du Sultan". On peut même dire que ce sentiment est un signe de faiblesse, selon Celal Nuri İleri, surtout quand on doit accomplir une mission importante, comme c'est le cas de l'amour réciproque de Rézine et de Nazif, deux personnages qui participent aux activités révolutionnaires en vue de détrôner Abdülhemit II:

Nazif et Rézine s'aperçurent qu'ils s'aimaient d'un amour tendre... A Constantinople, les fiançailles furent conclues, mais Rézine y mit une condition: mener à bonne fin et à bref délai la conspiration.

-Sous le régime tyrannique, dans un moment où la patrie est en deuil, moi, je ne me marie pas, disait Rézine à son fiancé.

Celui-ci n'allait pas aussi loin, mais il était forcé de dissimuler sa pensée devant l'élan admirable de la jeune femme.<sup>12</sup>

Pour critiquer les mœurs de l'époque, İzzet Melih Devrim aussi se sert, dans sa pièce de théâtre intitulée **Léila**, de l'amour conjugal auquel la vie de harem porte un coup terrible dans cette oeuvre. Du fait qu'ils étaient gagnés tous les deux aux "idées nouvelles", Nazmi Bey et Leyla avaient décidé que leur union serait basée sur l'égalité et sur l'amour. Mais voilà que le mari a une maîtresse, Juliette; ce qui donne à penser qu'il n'aime pas sa femme. La conversation suivante sur le rendez-vous manqué la veille nous révèle le contraire:

Juliette.- ... Ah, vous avez peur de troubler votre tranquillité conjugale! ... Mais alors, moi?

Nazmi.- Pardon, il y a une différence... Votre mari ne compte pas pour vous; tandis que j'ai de l'affection pour Léila. J'avoue que je ne consentirai jamais à la rendre malheureuse.

11. Celal Nuri (İleri) (Djélal Noury), **Cauchemar?** (Roman des temps hamidiens), Péra, Editions du "Jeune Turc", 1911, p. 149.

12. Ibid., p. 216.



Juliette.- Vous aimez votre femme. C'est, après tout, votre droit. Tant mieux pour elle et, qui sait? pour vous aussi peut-être... Seulement, il ne fallait pas me mentir jusqu'aujourd'hui.<sup>13</sup>

Alors on peut se demander pourquoi Nazmi Bey a une maîtresse à qui il répétait toujours son amour. Est-ce qu'il n'apprécie pas le bien qu'il possède chez lui, c'est-à-dire sa femme qui vit dans le harem comme un objet? Ou bien est-ce qu'il aime Juliette en même temps?

Juliette.- ... Je t'aime... Mais toi, tu ne penses qu'à ton désir...  
Nazmi.- Oui, c'est vrai... Je suis un homme primitif, tout en instincts... Et c'est de ta faute, car tes yeux et tes lèvres m'ont ensorcelé.<sup>14</sup>

En effet, Nazmi Bey avoue qu'il adore Leyla "aussi sincèrement qu'au premier jour": il a simplement commis la grave faute de nouer une relation amoureuse en un moment où il était enivré par l'atmosphère de volupté qui l'entourait dans une soirée mondaine, puisqu'il avait dû laisser sa femme à la maison et qu'il était loin d'elle. Cela donne à İzzet Melih Devrim l'occasion de critiquer la vie de harem qui empêchait à l'époque "la formation d'une vie sociale" en Turquie et qui, très souvent, portait ombrage au bonheur familial.

Comme nous l'avons montré ci-dessus, dans le roman de Celal Nuri İleri et dans la pièce d'İzzet Melih Devrim, l'amour tient une place dans la mesure où il met en valeur les thèses de ces auteurs. Par contre, il est le thème principal de **Notre Coeur**. Hilmi Osman-Ferit raconte tout au long de ce recueil de poèmes l'histoire de l'amour -passager et charnel- d'un homme pour une femme mariée: comment et dans quelles circonstances les deux amants se sont-ils connus? leurs rendez-vous, leurs désirs, leurs inquiétudes, leurs désespoirs, leurs souffrances, l'absence de la bien-aimée, les lettres d'amour que l'amant écrit à celle-ci et, enfin, leur séparation définitive:

... On a beau être fort,  
être même moderne, on ne peut se quitter  
sans verser des larmes. Hélas! Pleurons la mort  
de notre grand beau rêve, humblement, pauvrement,  
tête-à-tête. Deux ans... Demain nous serons loin  
l'un de l'autre, chez nous.

.....

13. İzzet Melih (Devrim) (İzzet Mélyh), **Léila**, pièce en un acte suivie d'une étude de l'auteur sur le "Théâtre en Turquie", Paris, Librairie Théâtrale, 1912, pp. 29-30.

14. Ibid., pp. 35-36.

Et les années passent. L'oubli vient. Un beau jour  
on commence à penser, par ennui, à un autre.  
Voilà notre amour! Voilà tout notre coeur!  
Un baiser. Il est temps. Encore. Puis un autre...<sup>16</sup>

C'est l'amour de coup de foudre dont il s'agit dans **Zeyneb la Courtisane**<sup>16</sup> de Nahit Sırrı Örik. L'héroïne de cette nouvelle tombe subitement amoureuse d'un étranger qu'elle ne pourra voir que deux fois. Lorsqu'ils montent l'escalier, à leur première rencontre, Zeyneb est complètement indifférente à celui qui marche à côté d'elle, mais elle éprouve tout à coup une brûlure délicieuse dans son coeur quand ils entrent dans la chambre. Dès lors, elle ne pense qu'à lui. Nahit Sırrı Örik nous décrit avec bonheur l'état d'âme et la passion fatale de cette pauvre femme dont le partenaire ignore les sentiments, sa joie, son impatience en attendant la seconde visite de celui qu'elle aime à la folie, sa grande déception causée par le fait qu'elle n'arrive pas à revoir une dernière fois le jeune homme avant qu'il prenne le bateau qui l'éloignera d'elle pour toujours.

Le thème de l'amour nous rappelle la femme d'une part, la jeunesse et la vieillesse de l'autre, auxquelles certains de nos poètes ont consacré des vers. Pour Ebubekir Hazım Tepeyran, la femme est "un doux soleil levant" qui éclaire notre monde. Marine Spadaro établit des ressemblances entre la mer et la femme:

La mer fait penser à la femme,  
Avec ses airs de volupté:  
Elle en a tout le charme et l'âme  
Et jusqu'à la perversité.

.....

De caractère impénétrable,  
Nul ne parvient à la dompter;  
Ses victimes sont innombrables  
Qu'elle s'acharne à maltraiter.<sup>17</sup>

En effet, ces vers qui nous rappellent ceux de Tevfik Fikret dans son poème intitulé "Balıkçılar" (Les Pêcheurs)<sup>18</sup>, peuvent s'appliquer aussi bien à la mer qu'à la femme. Quant à Abdullah Cevdet qui a écrit de nombreux articles sur les droits féminins et sur l'émancipation de la

15. Hilmi Osman-Ferit (Hilmy Osman-Ferid), **Notre Cour** (poésies), préface de Claude Farrère, Paris, Librairie Picart, (1925 ?), p. 89.

16. Nahit Sırrı (Örik) (Nahid bey), Zeyneb la Courtisane (nouvelle), publiée dans **Les Oeuvres Libres**, Paris, 1927, pp. 47-96.

17. Marine Spadaro, **Des Tisons et des cendres**, op. cit., p. 105.

18. Voir: Tevfik Fikret, **Rûbab-ı Şikeste**, İnkılap ve Aka kitabeveleri Koll. Şti., 1962, p. 145.

femme turque, il n'a accordé aucune place à ces sujets dans son oeuvre poétique. Par contre, il a chanté la "femme". Voici, par exemple, un de ses poèmes, qui nous montre ce que celle-ci représente pour lui:

Je ne rêve que de toi,  
O seule sublime femme,  
Mon irrévocable choix!  
Mon âme épouse ton âme.

....

Mon âme vient dire adieu  
A son ancienne chimère,  
Désormais tu es mon dieu  
Et mon amour et ma mère.<sup>19</sup>

La beauté de l'enfant et le bonheur dans l'enfance sont parmi les thèmes préférés de Marine Spadaro et d'Ebubekir Hazım Tepeyran. Celui-ci trouve comme un magnifique et ravissant tableau sa petite fille dormant les lèvres mi-closes, les beaux yeux fermés. Le bébé endormi et loin de toute inquiétude fait penser Marine Spadaro:

Dors, petit chérubin, tout est rose à ton âge,  
Bientôt des rêves d'or passeront sous tes yeux,  
Ton horizon, enfant, est encor sans nuage!...

.....

Souris, souris encor, car peut-être demain  
La vie, en s'allongeant sous tes yeux, incertaine,  
Te réserve des pleurs, des tourments, de la peine,  
Et tu devras gémir nuit et jour de chagrin.<sup>20</sup>

Il en est de même aussi quand on est encore jeune. D'après cette femme-poète, tout est gaieté, joie et bonheur à dix-neuf ans. Mais on lui rappelle que son existence future sera pleine de mensonges, et que le printemps ne dure pas éternellement:

Pourquoi donc fuyez-vous, ô rêves pleins d'ivresse?  
Revenez!... Comme autrefois riants!  
-Suffit, dit une voix, dans ce monde tout cesse:  
Tu n'as plus dix-neuf ans.<sup>21</sup>

Quant à Abdullah Cevdet, après avoir évoqué, dans le poème ci-dessous par exemple, la jeunesse et la beauté éclatante de la femme, il rappelle à celle-ci, tout de suite et sans détour, que le temps passera vite, et lui fait sans pitié un petit tableau de sa future vieillesse qui le rend triste dès maintenant:

19. Abdullah Cevdet, *La Lyre turque* (poésies), préface de Gustave Kahn, Vienne, Guillaume Frick, Libraire de la Cour Impériale et Royale, 1902, p. 89.

20. Marine Spadaro, *Essais timides*, op. cit., p. 19.

21. Ibid., p. 1.

Vous avez l'âge de vingt ans  
 Qui de la vie est le printemps;  
 Comme le printemps, la jeunesse  
 S'envole et fuit avec vitesse.  
 Ainsi vos charmes ravissants,  
 Avec le temps s'affaiblissant,  
 A des tristesses feront place.  
 Viendra vieillesse et sa grimace.  
 Ainsi que les tigres ardents,  
 La mort vous montrera les dents;  
 Vous serez une vieille mère;  
 C'est ma pensée la plus amère.<sup>33</sup>

Nos écrivains francophones parlent souvent de la nature qui leur permet de mieux exprimer leurs sentiments et de mettre en relief les thèmes de l'amour, de la jeunesse, de la vieillesse ou de la mort. Il en font des descriptions objectives; ils procèdent cependant par impressions personnelles, c'est-à-dire qu'ils choisissent l'aspect convenant le mieux à leurs états d'âme. Mais le passage ci-dessous ne correspond sûrement pas à la situation dans laquelle se trouvait Murghi Irem contemplant la beauté de l'île de Mytilène, lorsque le "yacht impérial Izzeddine" y faisait escale en l'emmenant à destination de l'Arabie:

Mais le charme de la nature verdoyante de Lesbos rivalisait avec celui de cette grecque, poète célèbre dans l'antiquité, poète immortel, figure gracieuse et si pleine de séduction. Elle avait raison, Saphô, de chanter cette nature enchanteresse et grandiose. Qui donc ne se serait senti l'âme d'un poète? Si Byron ou Goethe étaient nés dans cette île, ils seraient devenus devant ce décor merveilleux sûrement de plus grands poètes encore. D'ailleurs dans les îles de l'Archipel, les villageoises même riment; une nourrice originaire, raconte-t-on, de Naxos, envoyait de Symyrne à son mari des lettres en vers.

Tout le monde chante ici au milieu de ces épaisses forêts d'oliviers.<sup>23</sup>

Dans ce passage, il ne s'agit donc pas des sentiments personnels de l'exilée, peut-être, de l'espoir de l'auteur de voir tous ses compatriotes heureux dans l'avenir au sein de la nature riante.

22. Abdullah Cevdet, *Fièvre d'âme*, op. cit., p. 16.

23. Celal Nuri (Ileri), *Cauchemar ?*, op. cit., p. 114.



La nature a été depuis toujours un thème préféré des poètes, sauf les classiques, mais c'est après l'industrialisation et avec le romantisme que les écrivains français en masse voudront fuir la cité -symbole de la vie moderne- pour se réfugier au sein de la nature consolatrice, rechercher le bonheur et l'éternité dans la campagne. Il est curieux de retrouver la même attitude chez Marine Spadaro qui habitait Istanbul où on n'entendait guère, au début du XXe siècle, des bruits d'usines ou de machines mais, plutôt les cris chantant de vendeurs, alors que la vie dans la campagne turque -hormis quelques lieux de promenades aux alentours des grands centres- était insupportable. Or ces vers tirés de son poème intitulé "L'homme des champs" nous montrent qu'elle reste fidèle au romantisme français à ce sujet aussi :

Je n'envie aucun sort, le mien est le meilleur,  
Je suis toujours heureux, la joie est dans mon coeur.  
Loin de tout mouvement, loin du bruit de la ville  
Je mène dans mes champs la vie la plus tranquille.  
J'ai une habitation avec un grand jardin

.....

J'ai pour amies les fleurs, leurs parfums pour encens,  
Pour chantres les oiseaux aux amoureux accents.  
L'aimable rossignol tous les soirs sur moi veille  
Et berce mon repos pendant que je sommeille.  
La lune est mon flambeau et pour tapis moelleux  
J'ai l'herbe verte et tendre aux filaments soyeux  
A moi est l'horizon que mon regard embrasse,  
A moi les champs, les fleurs, le ciel bleu et l'espace!  
A moi l'air vivifiant qui donne la santé,  
A moi tout l'univers!... A moi la liberté!...<sup>24</sup>

On doit peut-être voir dans ce poème le souvenir de J. -J. Rousseau ou de la fameuse formule de Voltaire, "il faut cultiver notre jardin", plutôt que d'y chercher le romantisme proprement dit.

L'amour, l'enfance, la jeunesse, la vieillesse et la nature préparent le poète à aborder le thème de la mort qui tient une place non négligeable dans la poésie francophone de Turquie. Tout en attendrissant le cœur d'Ebubekir Hazım Tepeyran, la contemplation de la beauté de sa fille qui dort, le fait penser à la mort:

24. Marine Spadaro, **Essais timides**, op. cit., p. 13.

Je laisse enfin tomber sur tes souples cheveux,  
Pourquoi je n'en sais rien, quelques perles de larmes  
Qui glissent vers l'oreille avec de tristes charmes,  
Comme pour chuchoter ma pensée et mes voeux.

.....

Tu rendras, tôt ou tard, ces perles, car tu dois  
En verser beaucoup plus, dans une heure fatale  
Sur ma main insensible et sur mon front tout pâle,  
Quand je m'endormirai pour la dernière fois.<sup>25</sup>

Du fait que Marine Spadaro prend place parmi les romantiques  
attardés, il n'y a rien d'étonnant que des images symbolisant la mort telles  
que l'automne, la fleur jaunie, la nature en deuil, l'hiver morose re-  
viennent fréquemment dans son oeuvre. Mais ces quelques vers lui  
sont inspirés par un cimetière où elle se trouvait:

Mettons-nous à genoux, ici, sur l'herbe fine,  
Et prions à mi-voix quand sonne l'Angélu;  
Arrosons de nos pleurs la modeste églantine  
Qui croît sur les tombeaux de ceux qui ne sont plus...  
Demain, d'autres viendront pleurer sur notre pierre,  
Ils y viendront aussi pour prier à genoux  
Mais nous reposerons alors dans notre bière  
Sans savoir que d'autres ont pleuré comme nous!...<sup>26</sup>

Quoiqu'un amour profond et les préoccupations politiques lui fas-  
sent parfois oublier "l'Absolu néant", Abdullah Cevdet revient très sou-  
vent sur l'idée de la fuite du temps qui approche l'existence humaine de sa  
fin inévitable, alors que l'homme cherche à tout prix à se cramponner  
à la vie:

Une soif d'amour inassouvie  
Brûle notre cœur d'amant.  
Nous rêvons à l'éternelle vie  
Et le temps nous ronge doucement.<sup>27</sup>

Ailleurs il maudit la mort, puisqu'elle transforme la beauté éclatante  
en une laideur affreuse:

Parques, ô tristes Divinités,  
Je maudis vos mains, vos barbaries,  
Qui font de ravissantes beautés  
Un amas d'os et de chairs pourris.<sup>28</sup>

25. Ebubekir Hazım (Tepeyran), **Les Fluers dégénérées I** (poésies), Istanbul, Imprimerie de Millî Medjmoua, 1931, p. 22.

26. Marine Spadaro, **Essais timides**, op. cit., p. 15.

27. Abdullah Cevdet, **Les Quatrains maudits et les rêves orphelins**, op. cit., p. 34.

28. Ibid., p. 55.

Mais le poète est tout à fait conscient du fait qu'on ne peut rien faire, sauf se résigner, contre cette écrasante vérité, parce que

Le corps s'abîme et l'âme souffre.  
Il ne dure aucun élément;  
Le monde avance vers le gouffre,  
Tout vit pour mourrir tristement.<sup>29</sup>

Nous retrouverons la même pensée à peu près quarante ans plus tard chez un autre poète, Edip Ayel pour qui "la vie est un fardeau" qu'on porte sans jamais s'en plaindre et chacun va son chemin, résigné, harassé, vers "l'éternelle mer", car

La mort est un remède acheté souvent cher;  
Tombe! suprême abri, trois fois sacré temple!  
De ton sein le Néant patiemment, nous contemple.  
O le lit le meilleur pour notre pauvre chair!  
Le salut est ici, recueille-toi, Passant!  
La tombe t'ouvrira ses bras compatissants  
Lorsque ta vie aura son lot de vilénies.<sup>30</sup>

Il est bien évident que tout va vers la mort, mais celle-ci ne signifie pas toujours la fin d'une vie humaine, puisqu'il y a "des morts qui ne meurent pas", qui atteignent l'immortalité par leurs oeuvres. "Revivre dans ses oeuvres, c'est là qui est la Vie de l'homme opposé à l'animal" selon Abdullah Cevdet qui classe parmi ces immortels ceux qui protestent courageusement contre les violations des droits de l'homme, ceux qui combattent les tyrans, l'ignorance, la corruption et les misères. Donc la mort peut être le commencement d'une vie future, de la survivance à soi-même, mais seulement pour celui qui honore la justice et la Vérité, qui brave la prison et l'exil, comme c'est le cas des Jeunes Turcs mourant en Europe:

Du bague, j'ai franchi les murailles d'airain  
L'Espoir refleurira de mon sang souterrain;  
Pour l'exilé la mort est une apothéose!  
Je lègue à l'innocence un glaive vierge et nu  
Que le Droit a forgé d'un métal ingénu,  
L'heure sonne et je pars dolent en grandiose!<sup>31</sup>

Il y a aussi des sujets que leurs vies professionnelles ou politiques fournissent à certains écrivains. Par exemple, Ebubekir Hazım Tepeyran nous rapporte dans ses poèmes les difficultés rencontrées par un haut

29. Abdullah Cevdet, **Fièvre d'âme**, op. cit., p. 97.

30. Edip Ayel, **Gammes** (sonnets), Istanbul, Librairie Hachette, (1941 ?), p. 9.

31. Abdullah Cevdet, **Rafale de parfums** (sonnets), Genève, Imprimerie Internationale, 1904, p. 86.

fonctionnaire. Celui-ci, de qui ses supérieurs n'exigent que l'obéissance passive ainsi qu'un mouton, travaille tout le temps pour le bonheur du peuple, court de ville en ville sans plaisir mais sans plainte pour vivre et pour mourir dans la misère complète. Lorsqu'il était gouverneur à Bursa il voit un savetier pauvre, travaillant dans le creux d'un vieux platane et obligé de transporter tous ses outils de métier, y compris sa petite table, le soir chez lui et le matin à sa caverne, de peur qu'on les lui vole. Or, il lui fait faire une porte pour qu'il y laisse ses outils. En lui remettant la clef, il dit au savetier qu'il envie :

Vous dormirez la nuit chez vous en quiétude,  
Pour travailler le jour, en maître, dans ce trou.  
Vous êtes, mon ami, plus heureux et prospère  
Que votre gouverneur intègre et populaire  
Qui ne fut jamais sûr du pain du lendemain,  
Ni de son vieux fauteuil délabré par l'usure.  
Il est chef de famille ainsi que vous et craint  
Un avenir plus noir que ce trou je vous jure.<sup>32</sup>

Cet auteur aborde aussi des sujets d'ordre général. Par exemple, il critique en ces termes les mauvais instincts chez l'homme, un animal bon et méchant à la fois, et sa civilisation :

Il est civilisé! conservant son instinct  
Tel qu'il est, sous le drap ou bien sous le satin  
Il tue un bel oiseau pour avoir son plumage  
Et se pare de peau ou de coquillage.  
Le loup vole un agneau, le grand aigle un lapin,  
La fourmi pauvre, un grain, le merle un fruit de pin.  
L'homme vole un pays, un royaume, un empire  
Pour sucer tout leur sang en avide vampire.  
Tous les animaux ont leur ennemi mortel,  
Mais dans une autre espèce et c'est un long duel,  
A citer la souris et tous les chats perfides.  
Pour l'homme, il a le sien chez ses frères stupides.  
Il veut toujours régner, par le feu, par le fer,  
N'importe où, sur la terre, en l'air ou dans la mer.  
S'il vole dans les airs, c'est pour jeter des bombes,  
S'il plonge dans la mer, c'est pour creuser des tombes.  
On voit son vrai progrès, ou sa perfection  
Dans l'art de la torture et la destruction,  
Depuis le pal, la roue et la hache de Chine,  
Jusqu'à l'affreux gibet, l'horrible guillotine.<sup>33</sup>

32. Ebubekir Hazım (Tepecıran), *Les Fleurs dégénérées I*, op. cit., p. 50.

33. Ibid., pp. 64-65.



Cependant il reconnaît qu'il y a des hommes qui méritent des louanges, et que chaque homme à part peut être bon; ceci n'empêche pas, selon Ebubekir Hazım Tepeyran, que la foule ne soit qu'un "troupeau de de moutons ou de loups".

Quant à Abdullah Cevdet, il ne manque pas, par exemple, l'occasion de composer un poème, quand on l'expulse de Suisse, ce qui l'amènera à lutter cette fois-ci "contre le libéralisme mol et faux de l'Occident, et surtout cet Etat européen qui... est une tribu marocaine campée en pleine Europe":

Je pars accompagné de la grande pensée  
Qui dès mon plus jeune âge a tracé mon chemin;  
Elle rouvre ses bras à mon âme offensée  
Et pose sur mon front sa lumineuse main.

.....

Je laisse aux vils pygmées leurs vaines glorioles  
Sur ma tête j'entends des divines violes  
De radieux accord couronner mon dédain.<sup>34</sup>

Il revient souvent sur sa vie d'exilé dans ses poèmes pour exprimer ses pensées sur l'avenir à préparer:

J'étais auparavant un proscrit enchaîné  
Au désert de l'Afrique:  
Je me considérais pour la souffrance né.  
Un jour, ce sort inique  
Ouvre de la prison la formidable porte,  
Le vent de Tunisie  
Sur ses ailes, d'un coup me prend et transporte.  
L'art et la poésie  
Réconsoient cette âme aujourd'hui fière et libre.<sup>35</sup>

Selon Abdullah Cevdet, l'avenir n'est pas du tout sans espoir, mais il a cette ferme conviction qu'il faut transfuser un sang nouveau dans les veines des peuples et que c'est le poète qui assumera cette tâche difficile: celui-ci doit souffrir sans plainte, marcher sans crainte et vaincre ses ennemis en les convaincant mais non pas en les écrasant. D'ailleurs sa philosophie prévoit la survivance du poète même après sa mort par le miracle de sa pensée. Et puisque le poète est immortel, son oeuvre, ses paroles doivent avoir des retentissements, des conséquences, comme Abdullah Cevdet le dit dans le quatrain suivant:

34. Abdullah Cevdet, *Viola semper florens* (sonnets), Le Caire, Imprimerie Internationale, 1908, p. 66.

35. Abdullah Cevdet, *Fièvre d'âme*, op. cit., p. 86.

Une musique ardente, orgueilleuse et sereine  
D'un radieux accord berce notre âme reine.  
L'avenir se conçoit dans nos coeurs de lion,  
"Notre rêve immobile enfante l'Action".<sup>36</sup>

Donc Abdullah Cevdet fait figure aussi d'un poète engagé qui se propose d'instituer une autre destinée et de redonner "aux peuples leurs espoirs et leurs dieux". Cela signifie que, selon lui, comme selon Victor Hugo, le poète doit guider les foules vers un avenir brillant, même s'il subit des souffrances:

Notre suprême but, c'est le salut humain,  
Dans l'éclair de nos yeux un **fiat lux!** évolue  
Le Feu sacré au coeur et la torche à la main  
Nous grandissons parmi la souffrance voulue.<sup>37</sup>

Abdullah Cevdet esquisse par ce quatrain ses vœux pour la délivrance du genre humain. D'après lui, le but de la vie, pleine de difficultés, du poète immortel est la clef de tous les bonheurs, de tous les espoirs pour un meilleur devenir. Et c'est ainsi que nous arrivons aux thèmes d'ordre social qui figurent dans la littérature d'expression française en Turquie.

Il y a lieu de parler tout d'abord de la liberté, de la démocratie, de la justice qui ne sont pas du tout traitées de façon suffisante et en rapport avec leur importance malgré de nombreuses pages réservées à ces notions. Cela provient peut-être du fait que celles-ci étaient mal connues même des intellectuels turcs. Ces derniers ont cru les obtenir successivement en mettant fin au règne d'Abdülhamit II, en se débarrassant d'"Union et Progrès" ou des gouvernements de parti unique. Celal Nuri İleri commet la même erreur en écrivant dans **Cauchemar?** les lignes suivantes à propos de la déposition de ce Sultan:

Cette fois-ci la liberté était conquise et non point comme la précédente fois, octroyée par un autocrate hypocrite et féroce. C'était donc la vraie liberté, pleine et entière.<sup>38</sup>

Cela nous a rappelé un passage d'**Emergence of Modern Turkey**, où Bernard Lewis nous rapporte combien les notions de "liberté", de "démocratie" étaient mal interprétées en Turquie, même après les élections de 1950.<sup>39</sup> Quant à Celal Nuri İleri, il a dû lutter lui-même contre

36. Dans **İctihad**, no: 313 (15 Janvier 1931), p. 5559.

37. Abdullah Cevdet, **Les Quatrains maudits et les rêves orphelins**, op. cit., p. 9.

38. Celal Nuri (İleri), **Cauchemar ?**, op. cit., p. 245.

39. Voir: Bernard Lewis, **Modern Türkiye'nin Doğuşu**, (Emergence of Modern Turkey), traduit en turc par Metin Kırath, Ankara, Türk Tarih Kurumu yayınları, 1970, p. 317.

ceux qui étaient au pouvoir après la conquête de cette "vraie liberté, pleine et entière". Sa conception de la "démocratie", elle n'est qu'une copie superficielle du système politique anglais, comme nous le montrent ses divers articles et le passage consacré dans **Cauchemar ?**<sup>40</sup> aux souhaits de Mithat Pacha venant d'assister à un débat dans le palais du Westminster: une Constitution, des partis politiques, un Parlement et des députés "agissant, raisonnant comme ces membres honorables de la Chambre des Communes".

Nous ne trouvons pas non plus des réflexions profondes, dans **Les Fleurs dégénérées**, sur la "justice", sur la "liberté" dont Ebubekir Hazim Tepeyran se sert pour critiquer ses supérieurs lui demandant de "vanter la justice, un mot si sympathique" ou de

Divulguer le charmant nom de la liberté  
Sans consentir jamais à la laisser goûter.<sup>41</sup>

Les pensées d'Abdullah Cevdet sur la liberté, sur la justice auxquelles il a consacré de nombreux articles, ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on vient de dire à propos des intellectuels turcs de l'époque. C'est pourquoi, dans certains de ses poèmes, ces notions n'apparaissent que comme de simples mots. Selon lui, la tâche principale doit être en premier lieu de répandre "la lumière" par l'enseignement obligatoire, puisque tous les malheurs proviennent de la corruption morale et de l'ignorance. Il propose de délivrer ensuite le genre humain des tyrans qui empêchent l'émancipation des masses. Donc il envisage le problème à l'échelle mondiale, ce qui le distingue des autres écrivains dont nous avons parlé. C'est peut-être pour cette raison qu'il a composé des poèmes glorifiant certains hommes qu'il considérait comme des héros de liberté. Ces poèmes peuvent retenir notre attention, parce qu'Abdullah Cevdet n'a pas su non plus choisir ses héros. Par exemple, il s'adressait ainsi au Docteur Max Nordeau:

Comme un cheval de race accablé sous la charge,  
Sans geindre nous irons, guidés par le devoir,  
Nous irons vers un ciel plus éclairé, plus large  
Que nous étoilerons de nos martyres épars.

.....

Les siècles garderont nos coeurs dans les mémoires  
Des races délivrées, des tyrans abolis:  
Nous mourrons célébrant nos futures victoires...<sup>42</sup>

40. Voir: Celal Nuri (İleri), **Cauchemar ?**, op. cit., p. 129.

41. Ebubekir Hazim (Tepeyran), **Les Fleurs dégénérées I**, op. cit., p. 42.

42. Abdullah Cevdet, **Viola semper florens**, op. cit., p. 75.

Le Docteur Max Nordeau qui était l'un des chefs du mouvement sioniste à l'époque, a écrit les lignes suivantes publiées dans "Ictihad":

Le sionisme ne prétend pas arracher une province à l'Empire ottoman. Ceux qui l'en accusent, le calomnient. Les sionistes connaissent l'histoire. Ils savent que les souverains et les peuples ottomans ont toujours été généreux envers les Juifs; en se fixant en Palestine ils ont le désir d'être des citoyens loyaux et fidèles de l'Empire ottoman, les meilleurs amis et voisins de leurs concitoyens turcs, de contribuer à la prospérité de l'Empire et d'y être le plus sûr élément de l'ordre, de la stabilité et du progrès économique et intellectuel.<sup>43</sup>

Quant à Abdullah Cevdet, il ne se demandait sûrement pas pourquoi ces Juifs désiraient être des sujets d'un sultan, connu de tout le monde par son despotisme, et que le poète lui-même détestait!

Un autre héros de liberté pour Abdullah Cevdet, était le pape Gapone qui a conduit le 22 janvier 1905 une centaine de milliers de manifestants se rendant vers le palais du Tsar "pour solliciter de lui plus de justice et plus de pain". Cela lui a apparu comme le début de la délivrance du peuple russe, et ce prêtre comme un symbole de liberté. Enthousiasmé, Abdullah Cevdet a composé un sonnet qu'il a dédié au pape Gapone et qu'il a publié dans "Ictihad". En voici les deux quatrains:

Oppose à la couronne d'imposture  
Ta couronne, couronne de martyr;  
Voici mugir la noire Sépulture,  
Laisse la suprême Aurore partir!  
La Délivrance reçoit son baptême  
De sang; et tous, hommes, femmes, enfants,  
Sous les salves, sous les coups d'anathèmes.  
Tombent vainqueurs et la Mort les défend.<sup>44</sup>

Ce poème dont l'auteur doit l'avoir relu plus tard le coeur serré, a pris place sous le titre de "A un héros de liberté" dans le recueil intitulé **Viola semper florens** publié en 1908, mais cette fois-ci sans dédicace au pape Gapone, parce que l'enthousiasme d'Abdullah Cevdet n'avait pas duré longtemps: on avait découvert que celui-là, un agent du Tsar, s'était chargé de diriger les manifestants vers l'endroit où des canons qui les recevraient avaient été cachés.

43. Max Nordeau, "Le Sionisme", dans: **Ictihad**, no: 8 (première année, Juillet 1905), p. 128.

44. Abdullah Cevdet, **Viola semper florens**, op. cit., p. 73.



Cependant les erreurs relatives à son choix de héros à célébrer ou à l'interprétation -commune d'ailleurs à la plupart des Turcs- des notions de liberté, de justice ne doivent pas nous amener à rejeter catégoriquement ces poèmes d'Abdullah Cevdet qui a toujours témoigné un profond respect à la vie humaine, et qui a repoussé l'assassinat, l'attentat, l'exécution et la guerre. Il a composé, par exemple, les vers suivants dans cet esprit:

Vous conduit, ce vieil ange, au supplice, à la mort,  
A être décimés sans pitié, sans remords;  
De nos jours veux-tu vivre: abuse, vole, opprime,  
Compatir, quel forfait! ne pas tuer, quel crime!<sup>45</sup>

Le poète a voulu exalter par ce quatrain les soldats russes refusant de tirer en 1902 sur les paysans de la province de Poltava: pour punir ceux-là, on les a mis en rang; un officier passait devant eux et s'arrêtait à chaque dixième qu'il envoyait au peloton d'exécution. Les survivants ont été envoyés dans une colonie pénitentiaire. Il est à ajouter qu'Abdullah Cevdet s'intéressait aux problèmes de la Russie, non parce qu'il approuvait toutes les idées des révolutionnaires russes, mais parce qu'il voyait en la personne du Tsar un semblable, un ami et un défenseur d'Abdülhamit II. Enfin, comme il est contre toute sorte de violence, Abdullah Cevdet prend une attitude pacifiste et condamne la guerre:

Le dol est souverain, la vertu se renie,  
Le crime est exalté, l'hypocrisie endort  
Les esprits ingénus; le paisible génie  
Se dévore, impuissant, dans ses divins efforts.  
Dans le sang, dans la boue, égorgés, égorgeants,  
Les mortels affolés sous d'infâmes agents  
Avançant et les cieus de honte revoilent.  
Mes regards embrasés d'ires et de pitiés,  
Au-delà des nuées, des rêves oubliés  
Vous suivent, ô martyrs, là, du haut des étoiles.<sup>46</sup>

Quant à Celal Nuri, il consacre des pages à la guerre et aux scènes de torture dans **Cauchemar ?**, ce qui lui permet de s'attaquer à la politique poursuivie et au régime établi par Abdülhamit II. Par contre Ebubekir Hazim Tepeyran se sert de la guerre pour critiquer l'homme en général:

45. Abdullah Cevdet, **Les Quatrains maudits et les rêves orphelins**, op. cit., p. 82.

46. Dans: **Ictihad**, no: 147 (15 avril 1922), p. 3065.

Voyez leur guerre mondiale,  
Une lutte commerciale  
Qui mutile le monde entier  
Sans remords, comme un charcutier  
Et ce monde entier, en silence  
Tâche d'augmenter sa souffrance  
Pour enrichir encore les gens  
Qui ne pensent qu'à leur argent,  
Ou pour amuser les caprices  
Des rois abrutis dans les vices.<sup>47</sup>

Dans un autre poème, après avoir décrit le triste panorama d'un champ de bataille au milieu d'une nature magnifique, il nous parle de deux soldats ennemis, l'un Turc, l'autre Anglais, grièvement blessés et se trouvant face à face parmi des milliers de morts. Mais

Ces deux malheureux fils d'Adam ne savaient pas  
La raison qui les pousse à ces sanglants combats.<sup>48</sup>

Il y a donc, selon Ebubekir Hazım Tepeyran, d'une part les hommes qui décident la guerre, de l'autre ceux qui l'exécutent; les premiers, c'est-à-dire les classes dirigeantes, les vrais coupables, sont méchants, les seconds inconscients. C'est pourquoi il s'attaque violemment à celle de son pays qui ont mis dans la tête du peuple des rêves "pour des grandeurs malgré sa misère". Cela signifie que certains auteurs n'ont pas manqué de critiquer des hommes politiques turcs, "des seigneurs de la Porte insensibles aux prières", et plus particulièrement Abdülhamit II. En effet, Abdullah Cevdet s'adresse ainsi à ce dernier:

Je me venge en mourant, je conquiers une tombe  
Que bercent les printemps, non un trône insulté.  
Tu survis à l'honneur, dans la gloire je tombe  
Mon âme fraternise avec l'éternité.  
La trêve meurt de mon départ définitif,  
A jamais je tordrai dans ma rude tenaille,  
Ton âme d'assassin et ton coeur de canaille.  
J'acharnai contre toi le temps vindicatif.<sup>49</sup>

Celal Nuri İleri ne se contente pas du tout de critiquer le régime établi par Abdülhamit II, il s'attaque aussi à sa personne. Le passage suivant est sûrement écrit dans le but de montrer que ce Sultan avait une âme portée par un penchant naturel au crime:

47. Ebubekir Hazım (Tepeyran), **Les Fleurs dégénérées I**, op. cit., p. 78.

48. Ibid., p. 85.

49. Abdullah Cevdet, **Rafale de parfums**, op. cit., p. 85.

... dans un accès de fureur le Sultan se saisit du chat Zindjab qui sommeillait sur un coussin et, d'un seul coup ouvrant la gueule de l'animal, y mit ses deux doigts, les yeux étincelants de cruauté, la déchira au milieu de ses cris et des soubresauts convulsifs.

Sans couteau, sans autre instrument que ses doigts, il fendit la pauvre bête en deux, la jeta par terre et sortant de sa poche, un minuscule revolver, en tira... trois coups sur le cadavre de Zindjab.<sup>50</sup>

Ce romancier ne se prive pas non plus de critiquer Abdülaziz, sultan ottoman qui a régné de 1861 à 1876, qui ne pensait qu'à se divertir, qui avait vidé le trésor et dépensait pour faire construire des kiosques dans la capitale les emprunts que l'on faisait à l'étranger, et Mahmut Nedim Pacha, instrument des plaisirs du Sultan et agent des intérêts russes en Turquie, et enfin les gens qui servaient fidèlement Abdülhamit II.

Quant à Nahit Sırrı Örik, dans **Colère de Sultan**, il critique Mehmet IV qu'il juge indigne de ses ancêtres, parce qu'il passait sa vie à des occupations futiles au lieu de s'intéresser aux affaires de l'Etat. Il lui reproche son manque d'énergie, de courage, son incapacité à prendre des décisions, son impuissance. Il le voit donc parmi les responsables de la décadence de l'Empire Ottoman. Enfin, il se permet de s'attaquer à la suite impériale de Mehmet IV :

(Mehmet IV) n'y était qu'un enragé chasseur, assez ridicule et d'une sordide avarice, et quant à sa nombreuse suite, c'était un vrai fléau de Dieu, trouvant toujours des vierges et jeunes femme à faire sortir du chemin droit, mangeant goulûment dans les festins qu'elle se commandait trois fois par jour, s'offrant partout des objets précieux qu'on avait ensevelis et qu'elle découvrait avec l'habileté des sorcières. De plus, cette suite avait à chaque moment un juron à la bouche; elle distribuait souvent des horions que les villageois étaient forcés d'encaisser sans un murmure.<sup>51</sup>

Mais la responsabilité de la décadence de l'Empire et de la situation dans laquelle se trouvaient le pays et le peuple incombait-elle seule à des sultans ou à ceux qui les servaient? Par exemple, Celal Nuri İleri écrit les lignes suivantes :

50. Celal Nuri (İleri), **Cauchemar ?**, op. cit., p. 92.

51. Nahit Sırrı (Örik) (Nahid Sırrı), **Colère de Sultan** (nouvelle), Istanbul, Matbaacılık ve Neşriyat Türk Anonim Şirketi, 1933, pp. 27-28.

Si on n'a entendu durant toute sa vie aucun reproche, aucun blâme, aucune critique de qui que ce soit, n'aurait-on pas une idée bien étrange de sa propre personne et de sa haute nature?<sup>52</sup>

Et il ajoute plus loin :

Abdul-Hamid ... est irresponsable dans ses actes. Les vrais responsables sont ceux qui le maintiennent sur le trône des Osmanlis.<sup>53</sup>

Ebubekir Hazım Tepeyran, d'après qui c'est le peuple qui a confié "tout l'Empire à quelques vils bourreaux", complète par les vers suivants les deux passages tirés de **Cauchemar ?** et cités ci-dessus :

Les gens d'en haut sont sourds, et ceux d'en bas muets,  
Indifférents à tout tels de simples jouets.<sup>54</sup>

Il (le peuple) est trop en retard pour sentir sa misère  
Et chercher de lui-même un moyen salubre.<sup>55</sup>

Le peuple turc n'avait-il pas donc les sultans et les gouvernements qu'il méritait? La réponse à cette question ne se trouve pas dans les oeuvres littéraires de ces auteurs, que nous avons étudiées, mais dans leurs articles de presse. Puisqu'il y avait grâce à l'éducation, c'est-à-dire l'occidentalisation, plus d'une voix élevée contre le despotisme, c'est plutôt les gouvernements qui n'étaient plus dignes du peuple. Mais, l'occidentalisation qui résolvait ainsi un problème, soulevait un autre, celui de la condition de la femme turque ou la vie de harem, qui a été abordé dans **Cauchemar ?** et **Léila** plus particulièrement.

Il faut remarquer que, dans la quasi-totalité de ces oeuvres, il ne s'agit que de la femme d'Istanbul, vivant dans le harem, isolée du reste du monde. Or ce mode de vie la rendait incapable d'accomplir ses devoirs de façon à pouvoir répondre aux exigences du temps: donner une bonne éducation à son enfant, aider son mari dans son métier surtout diplomatique et/ou politique. Il empêchait aussi la fraternisation de divers éléments du pays, parce qu'il n'existait pas de relations entre les familles musulmanes et chrétiennes ou juives. Il interdisait la formation d'une vie sociale. "Un des principaux facteurs qui placent l'Orient au-dessous de l'Occident" étant, selon les occidentalistes, "la situation de la femme en Orient",<sup>56</sup> nos écrivains francophones étaient contre la polygamie et

52. Celal Nuri (İleri) **Cauchemar ?**, op. cit., p. 32.

53. Ibid., p. 177.

54. Ebubekir Hazım (Tepeyran), **Les Fleurs dégénérées I**, op. cit., p. 37.

55. Ibid., p. 12.

56. Abdullah Cevdet, "Amelî ve Fikrî Hayatta Kadının Yeri", dans: **İctihad**, no: 184 (15 juillet 1925), p. 3654.



pour l'émancipation de la femme turque. Enfin ce mode de vie pouvait constituer un grand danger: si le Turc occidentalisé dont le nombre augmentait de plus en plus, ne pouvait pas sortir avec sa femme musulmane, il préférerait épouser une chrétienne ou bien il chercherait des plaisirs chez l'europpéenne. Il fallait donc instruire la femme. Alors surgissait un autre problème non moins facile à résoudre: celle qui recevait une éducation occidentale ne se contentait plus de la vie qu'on lui offrait, comme le dit Murghi Irem, symbole de la femme turque émancipée aux yeux de Celal Nuri İleri:

Mais vous et mes chères maîtresses, en m'instruisant, en m'initiant à une vie qui n'est pas celle que me réservait ma naissance, vous m'avez rendu cette destinée odieuse.

Je veux une autre existence. Elle m'est due parce que je sais qu'elle existe et que milliers d'êtres en jouissent, que j'y ai droit au même titre. Une vie misérable peut-être, mais libre, libre, puisque dans la souffrance je suis une révoltée, en révolte contre la destinée, contre les forces qui la dirigent malgré sa volonté, contre la nature qui m'a fait naître pour vivre enchaînée.<sup>57</sup>

Or on est obligé cette fois-ci de laisser la femme libre. Mais si on lui accordait cette liberté, n'adopterait-elle pas la conduite d'une européenne? Garderait-elle sa vertu intacte? Ne serait-elle pas capable de se donner à un autre que son mari par fantaisie, par coquetterie, par vice ou par intérêt comme sa soeur européenne? Non. İzzet Melih Devrim a confiance en elle:

Juliette.- Ne soyez donc pas si fières de votre belle conduite. Votre vertu? mais c'est la vertu forcée... Vous n'y avez aucun mérite! Si vous êtes irréprochables, c'est que vous ne pouvez pas faire autrement. Vous êtes des épouses fidèles et dévouées parce que vous restez enfermées, soumises aux volontés de vos maîtres. Vous seriez comme nous, si on vous laissait libres...

Léila.- Jamais... oh, jamais...

Juliette.- Ne dites pas ça... C'est votre orgueil qui parle.

Léila.- Non... non... nous ne tomberons jamais aussi bas! Et si la liberté des femmes a pour rançon tant d'abjection, nous n'en voulons pas! Votre liberté, votre civilisation et votre luxe ne sont, au fond, qu'intrigues, hypocrisie et décadence.<sup>58</sup>

57. Celal Nuri (İleri), *Cauchemar ?*, op. cit., pp. 30-31.

58. İzzet Melih (Devrim), *Léila*, op. cit., pp. 49-50.

Par ailleurs, Ekrem Reşit Rey nous renseigne dans son roman intitulé **Désorientée** sur les dangers qui menacent la turque si elle ne garde pas intacte sa vertu et si elle interprète mal l'“émancipation” de la femme et le modernisme. Originnaire d'une petite ville, presque isolée du monde et sans distractions, Emine, héroïne de ce roman, vient à Istanbul après son mariage avec Nuri, “sachant lire et écrire en plusieurs langues” et qui était envoyé comme sous-directeur de l'agence de sa banque pour l'accomplissement d'un stage dans cette ville anatolienne. Comme la tradition lui a enseigné qu'elle doit respect et obéissance à son mari, Emine abandonne son “tcharchaff” suranné “qui cache les lignes de son corps et la rend presque difforme”, met des robes modernes, se fait couper les cheveux et s'achète même un chapeau, “cette coiffure maudite des chrétiens” qu'elle portera à la place de son voile. Alors que Nuri, qui ne la comprend malheureusement pas et qui la trouve souvent ridicule, veut faire d'Emine une femme moderne qui ne se lève pas “comme devant un supérieur lorsque (le mari) entre”, elle se donne à Refik, puis elle trompe son mari avec plusieurs hommes. Elle croit devenir ainsi l'égale de l'homme et venger “ses soeurs aînées dont la vie s'était écoulée sous le joug de ceux qu'elles appelaient leurs maîtres”. Profitant de l'absence de son mari parti en inspection pour plusieurs mois dans diverses agences de sa banque, elle mène une vie abjecte de débauche. Car, selon Emine, pour être une femme moderne, il suffit d'avoir “les signes extérieurs et les gestes” d'une européenne et il faut “avoir un amant”:

Pour Emine, un seul genre de femme existait: la femme moderne, selon son entendement, l'affranchie, celle qui ne doit obéissance à rien ni à personne et qui est libre dans l'accomplissement de tous ses actes, même lorsque ceux-ci se rapportent au don qu'elle fait d'elle-même à l'amant.<sup>59</sup>

Désorientée, l'héroïne du roman sera donc la victime de cette liberté sans limite qu'elle s'est donnée et de ce modernisme “faux” qu'elle n'a pas pu discerner du “vrai”. “Perdue dans une ville brumeuse du Nord, échouée parmi les filles d'une maison close, inscrite sous un nom d'emprunt, étrangère pour tous dont aucun ne connaît rien de son passé, morte d'avoir voulu trop vivre”,<sup>60</sup> Emine finira son aventure en songeant à son passé tout en espérant le pardon de son mari.

Emine la “désorientée” nous permet de passer à un autre genre de femmes, ces femmes turques que l'on qualifiait de “désenchantées” depuis la parution du roman du même nom de Pierre Loti et qui occupent une place non-négligeable dans certaines oeuvres littéraires de l'époque. Par

59. Ekrem Reşit Rey, **Désorientée**, Paris, Gallimard, 1930, p. 118.

60. Ibid., p. 188.

exemple, selon Nazmi Bey, un des personnages de la pièce de théâtre d'İzzet Melih Devrim, le nombre de ces femmes révoltées, lisant et réfléchissant, souffrant, se plaignant de leur vie, est très restreint. Mais c'est Fikri Paşazade Ömer Lütfi qui nous renseigne le mieux à ce sujet:

...dans cette même lettre, il y a, surtout un passage que je ne pourrai, quoique je sois un homme, citer sans rougir: C'est l'arrivée du bey, le soir. La lettre dit: "Voici le bey qui rentre, le maître annoncé par un bruit de sabre dans l'escalier. La pauvre dame du Céans a encore plus froid à l'âme. Par habitude elle se regarde dans une glace; l'image reflétée lui paraît vraiment bien jolie, et elle pense: toute cette beauté pour lui, quel dommage!..."

Je crois que nous sommes maintenant, suffisamment fixés, édifiés sur le genre des prétentions de ces petites amies d'André. C'est pourquoi, je suis... convaincu que ces femmes-là ne sont nullement des turques. Elles ont une âme française, parisienne même. Pour elles, le foyer ne signifie rien et c'est seulement la vie de salon, de théâtre et de bal qui compte!...<sup>61</sup>

Donc la femme quittera le harem à condition qu'elle garde toujours sa vertu intacte, c'est-à-dire, elle aura le mode de vie français, mais jamais une âme française. Dans ce dernier cas, ou c'est le sort d'Emine la "désorientée" qui l'attend ou bien elle n'est plus turque. Mais İzzet Melih Devrim sait que toutes les françaises ne sont pas pareilles, qu'elles ne peuvent pas faire, contrairement à ce qu'on croit à Istanbul, tout ce qui leur passe par la tête, et qu'elles ne jouissent pas d'une liberté sans limite. Pour comparer la française avec la turque, il fait dire à Juliette les paroles suivantes:

Juliette.- Si vous croyez que nous sommes mieux armées que vous... vous vous trompez joliment! Sous ce rapport, nous sommes les mêmes, allez. Nous ne différons qu'en apparence, et cela à cause de nos ancêtres, de nos milieux, de nos mœurs et de nos traditions réciproques. Autrement, nous sommes toutes des femmes, c'est-à-dire les plus faibles. Nous souffrons les mêmes maux et de la même façon. Nous aussi, nous sommes trompées et délaissées; nous aussi, nous avons à lutter contre des rivales et des intruses... et si un jour, meurtries et désespérées, nous voulons arracher à la vie notre part de bonheur, si nous prenons un amant, ça nous coûte souvent trop cher. Car nous savons aussi ce que signifient la sincérité, le devoir et les remords.<sup>62</sup>

61. Fikri Paşazade Ömer Lütfi, "Les Désenchantées", dans *İctihad*, no: 3 (deuxième année, janvier 1907), p. 216.

62. İzzet Melih (Devrim), *Léila*, op. cit., pp. 48-49.

Hormis le harem que Celal Nuri İleri et İzzet Melih Devrim condamnent avec violence, c'est presque à la même vie que toute femme -française ou turque- est destinée. Et selon Mlle Donger, un des personnages étrangers de **Cauchemar ?**, la musulmane bénéficie même de quelques avantages que la chrétienne n'a pas :

L'Orientale, en comparaison de sa soeur d'Occident, n'est pas aussi malheureuse que vous le pensez.

Malgré sa liberté limitée la femme musulmane reste, au point de vue du droit, cent fois plus libre que l'Européenne; cette dernière n'a presque pas de personnalité juridique, elle est toujours et partout subordonnée à son mari; qui la rend heureuse ou non, elle doit le suivre partout, même au loin dans les pays malsains, ainsi le dictent nos lois.

La Musulmane peut avoir une fortune à elle, elle peut acheter, vendre, engager son bien, tandis que l'Européenne, d'après les codes, reste toute sa vie sous la tutelle de son mari.<sup>63</sup>

Malgré son grand désir de voir des changements dans l'humiliant statut de la femme, source de nombreuses plaies sociales dans la société ottomane, Celal Nuri İleri éprouve le besoin de prouver quelque supériorité de la turque par rapport à l'européenne du moins dans le domaine du droit. De même, il jugeait nécessaire une réforme de l'Islam mal interprété jusqu'à présent par des opportunistes, mais il ne manque pas de faire éloge des derviches :

Mme Wermer trouvait les derviches tourneurs très intéressants, très curieux. Elle aimait leur mysticisme qui les vouait à la contemplation de l'Infini.

Un vendredi, un officier de la suite du Sultan lui avait fait visiter le Tekké central de Péra...

La voix douce du néi lui semblait chanter ainsi :

- O fille d'outre-mer! Réveille-toi! Entre dans la sphère des préoccupations qui nous sont chères...<sup>64</sup>

Mais il est très sévère pour ce qui est de la superstition et de l'exploitation de la religion pour en tirer profit, auxquelles il s'attaque avec violence, ce qui lui permet de critiquer en même temps Abdülhamit II :

63. Celal Nuri (İleri), **Cauchemar ?**, op. cit., p. 33.

64. Ibid., pp. 60-61.



–Ils ourdissent pour la journée de demain neuf complots différents. L’horoscope tiré par Hussein Effendi n’est point favorable. Saturne n’est pas à sa place. La statuette en cire de Mourad V n’a pas encore fondu...

Tout à coup le Cheikh s’agita, s’approcha du Sultan, un doux sourire aux lèvres, baisa le chapelet que son maître tenait et tout joyeux lui dit :

–Sire, c’était le Saint Mouhieddin-i-araby qui avait honoré de sa présence, pendant mon extase, cette pièce où nous nous trouvons. Il présente à votre Sublimité ses salutations les plus saintes. Son âme n’était pas revêtue de son corps... et c’est pour cela qu’il ne s’est pas montré à vous. Je lui ai fait faire, grâce à nos relations intimes, un voyage dans l’avenir. Il est allé fort loin, à 75 ans d’ici; il a vu que votre Majesté régnait encore, qu’elle était gaie et bien portante, au milieu de ses fidèles serviteurs; par conséquent, les complots qui se préparent pour demain sont de nulle importance. Votre Ineffable Grandeur peut être tranquille, il n’y a rien.<sup>65</sup>

La religion n’est pas un élément qui figure seulement dans l’oeuvre de Celal Nuri İleri, parce que la différence religieuse entre la Turquie musulmane et l’Europe chrétienne à laquelle nos occidentalistes voulaient l’intégration culturelle des Turcs, constituait à l’époque le problème le plus difficile à résoudre. Par exemple, Ebubekir Hazim Tepeyran critique le peuple et les responsables de l’Empire par la bouche du Prophète qu’il a vu et qui a daigné le recevoir au cours d’un rêve à ce qu’il dit. Marine Spadaro étale ses sentiments religieux dans plusieurs de ses poèmes. Elle s’attendrit sur la décision d’une jeune fille qui choisit la vie de couvent pour se mettre au service de “Celui qui nous sert tous les jours”. La nuit n’est pas toujours, selon elle, le moment préféré pour le rendez-vous amoureux, mais

C’est aussi le moment voué à la prière,  
... Et celui qu’ici-bas espère ou désespère,  
N’a-t-il pas, avant tout, grand besoin de prier?  
Ecartons donc de nous tout ce qui est frivole,  
Et sachons bien prier, la prière console  
Car elle ennoblit l’âme et nous fait espérer!...<sup>66</sup>

Quant à Abdullah Cevdet qui veut voir “le Zémzém se mêler avec de l’eau bénite”, il est difficile de déager, dans le cadre de ce travail, ses idées sur la religion. Cependant on peut dire qu’il est contre les religions tant qu’elles séparent les hommes les uns des autres :

65. Ibid., pp. 80-81.

66. Marine Spadaro, *Essais timides*, op. cit., p. 5.

Religion, ce faux et ravissant rayon  
Emané de cerveaux ivres d'illusion,  
Nous a longtemps bercé de vaine rêverie,  
L'infirmes humanité n'en est pas plus guérie.  
Ah! des milliers d'humains se sont sacrifiés,  
Aux héros d'autrefois morts ou crucifiés.

.....

Que veut dire étranger? nous sommes tous des frères.  
Nos têtes, portons-les sereines et altières!  
Propageons sur la terre un culte de vertu  
Redressons de nouveau ce qui fut abattu.<sup>67</sup>

L'oeuvre d'Abdullah Cevdet contient aussi des vers qui font penser qu'ils sont rédigés par un poète non-musulman, pour ne pas dire chrétien :

Char d'azur des mystiques ave.<sup>68</sup>  
Je suis Persée, ô Grâce, ô mon Andromède.  
Reçois l'Ave de mon courage ennobli.<sup>69</sup>  
O Notre-Mère-Vierge, ô Beauté  
Toi, Très-Pure et Très-Douce et Très-Bonne.<sup>70</sup>  
Navrant est l'angélu.<sup>71</sup>

Les vers suivants, d'inspiration étrangère à la religion musulmane, sont composés apparemment pour critiquer l'espèce humaine :

Je t'honore, ô Satan, d'avoir répudié  
La prosternation, comme les cerfs dociles  
Devant cet idiot, devant Adam choyé  
Qui devait être un jour père des imbéciles.<sup>72</sup>

Parfois, il se révolte contre Dieu, indifférent à la souffrance humaine, lorsqu'il voit l'injustice et le mal régner partout, le sang couler :

O l'Auteur des choses, qu'as-tu fait?  
Et l'homme n'est-il pas ton chef-d'oeuvre?  
Il n'est qu'un misérable, en effet,  
Son coeur est celui d'une couleuvre.

67. Abdullah Cevdet, **Fièvre d'âme**, op. cit., pp. 90-91.

68. Abdullah Cevdet, **Viola Semper florens**, op. cit., p. 12.

69. Ibid., p. 35.

70. Ibid., pp. 74.

71. Abdullah Cevdet, **Rafale de parfums**, op. cit., p. 41.

72. Abdullah Cevdet, **Les Quatrains maudits et les Rêves Orpelins**, op. cit., p. 115.

Que te reste-t-il, ô Tout-Puissant!  
Dans tes oeuvres comme objet de gloire?  
Partout des fièvres, des deuils, du sang,  
L'écrasement qu'on nomme: Victoire.<sup>73</sup>

Mais au moment de l'apaisement, il cesse de se révolter et se tourne vers "Allah" à qui il demande de lui accorder le calme, la tranquillité, et de le délivrer de la pesanteur de ses pensées et de sa vie:

Mon âme est lasse et mon esprit  
Cherche la paix et le silence;  
Mon Allah: vers toi je m'élançe.  
Vers ton néant qui me sourit.<sup>74</sup>

Enfin, il est à ajouter que la description d'Istanbul, ville à laquelle de nombreux écrivains français ou turcs ont consacré des pages, ne tient aucune place dans les oeuvres que nous avons étudiées, sauf **Zeyneb la Courtisane** de Nahit Sırrı Örik. Nous en donnons ci-dessous, à titre de curiosité, le passage sur la Sainte-Sophie et la Mosquée Bleue:

La jeune femme se trouvait devant les grandes mosquées d'Aya-Sofya et de Sultan-Ahmed. La première, carrée, grossière, solide, écrasant le voisinage de sa masse. L'autre, svelte, gracieuse, ailée comme Sultan-Ahmed lui-même, le trop beau et voluptueux jeune homme qui l'avait élevée, et que les esclaves innombrables de son harem avaient fait mourir d'amour à vingt-huit ans.<sup>75</sup>

Pour terminer cette étude, nous allons dire que l'on ne rencontre pas dans ces oeuvres les problèmes économiques du pays, problèmes dont se préoccupaient le moins nos occidentalistes, sauf deux petites allusions dont la première se trouve dans **Cauchemar ?** :

Les 50 millions de sujets du Sultan ne travaillent-ils pas uniquement pour remplir sa cassette particulière?

Non, ce n'est pas seulement ses innombrables sujets qui travaillent pour lui; les sujets de ses successeurs aussi travailleront pour Abdul-Aziz, afin de payer encore pendant plus d'un siècle les dettes qu'il a contractées.<sup>76</sup>

73. Abdullah Cevdet, **La Lyre turque**, op. cit., p. 71.

74. Ibid., p. 47.

75. Nahit Sırrı (Örik), **Zeyneb la Courtisane**, op. cit., p. 89.

76. Celal Nuri (İleri), **Cauchemar ?**, op. cit., p. 24.

La seconde allusion, presque condamnée à passer inaperçue, se trouve dans **Léila** d'Izzet Melih Devrim. Il est très curieux de voir que c'est un étranger, Pierre Mille qui attire l'attention sur ce petit détail, dans la préface qu'il a faite à cette pièce:

Mais il y a un trait dans la pièce d'Izzet Mélyh, dont, nul, je pense, ne contestera l'exactitude: le mari européen et trompé dit, dès le début, au mari turc et trompeur:

- Ne manquez pas d'intervenir auprès de Son Excellence au sujet de ma concession.

Et cela est vrai: je n'ai jamais vu un Occidental venir à Constantinople pour autre chose que pour demander une concession.<sup>77</sup>

Tels sont les thèmes principaux que l'on peut voir dans les oeuvres françaises des écrivains turcs qui ont fait l'objet de cette étude, les thèmes, c'est-à-dire des "réponses sensibles et concrètes", selon une définition sociologique de l'art en général, données par l'artiste à des problèmes qui se posent à ce dernier et au groupe social auquel il appartient.

---

77. Pierre Mille, **Préface a Léila**, op. cit., p. XIII.